

Des Lys à l'ombre de Fuji

Bulletin d'information sur la présence de
l'Amérique française au Japon

-2-

Contributions au système éducatif japonais

À l'automne de 1984, le premier ministre du Québec, René Lévesque (1922-1987), visite avec passion l'école secondaire Rakusei de Kyoto. Les moments mémorables passés dans cette institution modèle, le sensibilise à la nécessité de placer les jeunes au centre des préoccupations de la société.

René Lévesque interrogea ses hôtes sur les raisons du succès de cet établissement auprès des Japonais. Le directeur de la célèbre école fondée par les Clercs de Saint-Viateur, François Allard, lui répondit que l'on y applique les méthodes pédagogiques abandonnées par le Québec au moment de la Révolution tranquille. Le premier ministre resta bouche bée devant la franchise de son interlocuteur.

C'est dans le domaine de l'éducation que les Québécois ont fait leur marque au sein de l'Église et de la société nipponne. Par l'emphase qui est mise sur la formation intégrale de l'individu, ils s'attirent les louanges du peuple. À cet égard, les contributions les plus significatives méritent d'être signalées. C'est l'héritage le plus tangible et le plus bénéfique offert au Japon, d'autant plus que le développement de ces écoles renommées est imputable à l'apport financier des Québécois.

Bien que le travail éducatif des missionnaires touche peu de Japonais, en raison du caractère élitiste de ces institutions, plusieurs personnalités des secteurs économique, politique et religieux y ont passé une partie de leur jeunesse. Quoique les premiers établissements d'instruction catholique sont fondés à l'époque Meiji, leur réputation au sein de la société japonaise s'est accrue dans les années 1950. Les conditions de l'après-guerre et la volonté populaire de rebâtir rapidement le pays favorisent ces écoles qui disposent de ressources bonifiées pour mener à bien le nouveau projet collectif.

Devant l'urgence de réorganiser un pays affaibli, le travail paroissial et dérivé qui constitue l'objectif fondamental de la présence missionnaire est relégué au second plan. L'emphase est mise sur la fondation de maternelles, d'écoles et d'orphelinats si nécessaires pour porter secours aux jeunes victimes de la guerre.

En 1945, la suppression des entraves à la pratique du catholicisme dans les écoles privées, permet d'inclure l'enseignement religieux au programme d'études. Néanmoins, pour ne pas indisposer la majorité, cette matière n'a généralement pas été intégrée aux classes régulières. Comme c'est la règle avant 1941, les religieux continuent à enseigner les principes de la morale et de l'éthique. Tout en respectant les croyances des familles qui ne partagent pas la doctrine catholique, l'approche retenue permet de transmettre les valeurs universelles de l'Église et de charité chrétienne.

Ces écoles suscitent l'attrait des parents. Les familles soucieuses de léguer une instruction de qualité à leurs enfants s'efforcent de les faire inscrire dans ces écoles. Meilleure est la réputation d'une institution, supérieures sont les chances d'être admis dans une des grandes universités nationales dont les diplômés pavent la voie aux carrières supérieures.

Dans un pays où l'éducation est une priorité, l'Église a fondé des établissements répondant aux aspirations des Japonais. Dans les grandes villes, la demande est tellement élevée que l'on doit refuser des candidats. Le choix attentif des meilleurs éléments de la société et la qualité de l'enseignement qui y est dispensée aident à leur reconnaissance au sein du milieu, ce qui contribue à l'image du catholicisme. Il est clair que pour asseoir sa réputation auprès des décideurs, le clergé mise sur une éducation élitiste, un choix salutaire pour son avenir dans l'archipel. Hors des principaux centres urbains, les écoles privées s'adressent à une clientèle féminine, socialement diversifiée qui vise une éducation terminale plutôt qu'une formation menant aux études supérieures.

Après 1945, plusieurs communautés s'impliquent dans le domaine de l'éducation. Les Soeurs de l'Immaculée-Conception ne se font pas prier pour reprendre leurs oeuvres au Japon. Leur retour fut fécond si l'on en juge par les réalisations accomplies. Elles offrent une formation complète dans leurs écoles Xaverio de Aizu-Wakamatsu (Fukushima), ouverte en avril 1949 et de Koriyama (Fukushima) fondé en 1958.

Comme la plupart des institutions privées, les Soeurs de l'Immaculée-Conception reçoivent des



subventions du ministère de l'Éducation et appliquent le régime pédagogique national. Toutefois, l'enseignement qu'on y dispense est teinté d'une coloration catholique qui cherche à donner à sa clientèle une conscience internationale.

Malgré le fait que la formation offerte par les établissements catholiques cherche en premier lieu à préparer l'élève à évoluer avec succès dans la société japonaise, il est sensibilisé au monde qui l'entoure. Favorisant le contact avec l'extérieur, leurs programmes d'études font une place particulière à l'apprentissage des langues et des cultures étrangères.

Dans les écoles gérées par les Québécois, l'emphase est mise sur la diffusion de la réalité linguistique du Canada. Même si l'anglais exerce une force d'attraction énorme, le français occupe une place de choix, notamment auprès de la clientèle féminine que le romantisme et la portée culturelle de la langue de Molière attirent.

Afin de mettre en pratique les enseignements théoriques, les institutions favorisent le *choc des cultures* en organisant pour leurs élèves des voyages outre-mer et en attribuant des bourses pour étudier à l'étranger. Le Québec et le Canada sont souvent les destinations privilégiées pour ces séjours empreints d'exotisme dans un pays où la géographie et la population contrastent singulièrement avec l'Amérique du Nord. À l'image anglo-saxonne qui s'offre de prime abord, plusieurs jeunes y trouvent une occasion de découvrir le dynamisme de la vie française qui se dissimule sur le nouveau continent. Vitrine sur la civilisation nord-américaine, ces visites contribuent à une meilleure compréhension entre les voisins du Pacifique, tout en suscitant un attrait pour les séjours à l'étranger.

Le contact avec les religieux québécois amène des Japonais à s'éprendre de la culture française et à poursuivre des études supérieures au Québec, plutôt qu'en France. Plusieurs choisissent leur lieu d'études en raison de l'influence exercée par les missionnaires.

Une autre retombée de la présence québécoise au Japon, c'est la participation de plusieurs japonais à la vie universelle de l'Église catholique. Reflet des efforts investis dans l'internationalisation de l'archipel, aujourd'hui des Soeurs nippones peuvent être rencontrées dans les missions africaines, américaines et asiatiques de leur maison-mère. Certaines sont venues au Québec pour parfaire leur éducation théologique et linguistique dans les meilleures universités.

D'autres communautés, comme les Soeurs de la Présentation de Marie répondent à l'appel lancé par le Saint-Siège pour fixer solidement le catholicisme dans l'archipel. Les fondatrices de la mission arrivent le 6 juin 1948. Après avoir assimilé la langue, elles ouvrent

à Himeji (Hyogo), une institution dispensant l'enseignement collégial. Plus au nord, les Ursulines se dévouent auprès des gens de la région du Tohoku. Au lendemain de la Seconde Guerre leur apport est salvateur. Elles inaugurent, à partir de 1948, des classes maternelles, primaires et secondaires dans les villes d'Hachinohe (Aomori) et de Sendai.

Sans atténuer le travail des autres groupes, l'oeuvre éducative de Caritas est un des fleurons glorieux de la vivacité québécoise au Japon. Cette institution des Soeurs de la Charité de Québec, située dans la préfecture de Kanagawa, accueille plus de 2 000 filles réparties dans ses différents ordres d'enseignement. Réputé pour ses cours de langues anglaise et française, l'établissement attire des jeunes désireuses de recevoir une formation de calibre international, qui permet de poursuivre des études dans les universités japonaises et étrangères les plus compétitives.

En 1953, les Soeurs de la Charité confient à Sr Rita Deschênes le mandat d'organiser à Tokyo, une mission qui veillerait à propager les valeurs chrétiennes par le biais de l'éducation. Elle arrive sur le terrain accompagnée de Rose-Anna Baillargeon et Gloria Beaulieu qui supportent son oeuvre.

En avril 1955, plus à l'aise dans leur pays d'adoption, elles fondent le Foyer de Wakabayashi qui loge des étudiantes, auquel se greffe antérieurement un noviciat et un ouvroir. Six ans plus tard, fort de ses acquis, la communauté fait construire à Kawasaki une institution d'enseignement secondaire qui va progressivement élargir sa clientèle aux enfants de la maternelle (1962), du primaire (1963) et du collégial (1966). Au début des années 1980, la section postsecondaire déménage dans un nouveau bâtiment situé à Yokohama. Ce nouveau départ entraîne l'ouverture d'un Département de français au sein du Collège Caritas.

Les Frères de l'Instruction chrétienne établissent une crédibilité identique avec l'École internationale Saint-Mary (Tokyo) (1954), la maternelle Sayuri (Yokohama) (1953) et les écoles secondaires Seiko de Yokohama (1958) et de Shizuoka (1969). Ces établissements sont fréquentés par une clientèle nipponne, à l'exception de l'école internationale qui reçoit surtout des enfants étrangers résidant dans l'archipel en raison du travail des parents (p. ex. diplomates). Par ailleurs, des enfants japonais ayant vécu à l'étranger y étudient pour faciliter leur réintégration à la mère-patrie.

Fondées en 1951 et dirigées par François-Xavier Poitras jusqu'à sa mort accidentelle en 1968, ces institutions font leur marque dans la société japonaise. Plusieurs des anciens ont accédé aux meilleures universités publiques et privées du pays, ce qui contribue à la renommée de ces écoles. Des élèves aujourd'hui influents et actifs dans de nombreuses

sphères de la société sont passés sous le portail de l'institution.

Cette réussite ne s'est pas réalisée par le travail solitaire d'un seul homme, il est le résultat d'une action concertée de frères dévoués à la cause de l'éducation. Pierre Robert est un de ces précieux collaborateurs qui, par leur dynamisme, *repoussèrent des montagnes*. Il achève le travail interrompu par la disparition du F. Poitras et crée l'école Seiko. À ses cours de religion qui l'occupent durant l'année scolaire, il n'hésite pas à donner des conférences publiques ou radiophoniques. Érudit, qui maîtrise avec admiration la langue de l'archipel, en avril 1958, il est le premier étranger à obtenir un Baccalauréat en littérature japonaise de l'Université de Waseda (Tokyo).

Le Frère Gustave Vachon qui s'est consacré à l'enseignement du latin se mérite les honneurs de la ville de Tokyo en 1985. Quant à Raymond Martel, il s'illustre en préparant une relève religieuse locale aux missionnaires. Au sein des paroisses de l'archipel, les fidèles le connaissent pour son travail dédié aux vocations. Certains comme Louis-Joseph Legendre, sont déterminés à s'adapter aux besoins de leur époque en utilisant l'ordinateur pour enseigner l'anglais. Le F. Michel Jutras se distingue également par son modernisme en donnant des leçons d'électronique à des adultes.

S'appuyant sur une solide expérience, les Frères des Écoles chrétiennes créent en 1950, l'école La Salle de Kagoshima. Son fondateur Marcel Petit, qui fut directeur des écoles de la communauté et supérieur régional pendant près de deux décennies, a été récompensé par l'Empereur pour son dévouement envers la nation. L'établissement de Kagoshima est très réputé au Japon. Le taux de succès de ses élèves aux examens d'admission des grandes universités, la positionne au cinquième rang des meilleures écoles du pays.

L'oeuvre des Frères n'est pas paralysée par la magnifique performance obtenue sur l'île Kyushu. Soucieux de diffuser les valeurs chrétiennes, en 1960 une école La Salle est inaugurée à Hakodate. L'année suivante un foyer est fondé à Tokyo pour les anciens élèves des établissements de la communauté qui doivent quitter leur région pour étudier dans la capitale.

Dans la ville historique de Kyoto, les Clercs de Saint-Viateur ont réussi à établir une grande crédibilité auprès de la population. Depuis 1952, ils s'occupent de l'école secondaire Rakusei, le premier établissement scolaire catholique pour garçons de l'ancienne capitale japonaise. Cette école est reconnue pour son enseignement qui prépare les élèves à accéder aux institutions supérieures les mieux cotées.

Son succès repose sur l'attention qui est portée à la formation personnelle et intellectuelle des élèves. Le

développement des valeurs humaines chez l'individu est l'objectif qui unit le travail des enseignants. Elle a à son actif plus de 7 000 anciens, dont près de 10 % sont médecins. Fières de leur *alma mater* ces personnes, pour la plupart non-chrétiennes, financent généreusement l'institution. Grâce à ces appuis, Rakusei bénéficie d'installations modernes pour mener à bien son mandat.

Le Grand Séminaire de Fukuoka

En 1947, la Propagation de la Foi désigne les Séminaires de Fukuoka et de Tokyo comme centres de formation du clergé indigène. Le premier accueille les séminaristes venus des îles Kyushu et Ryukyu, tandis que le second ceux du reste de l'archipel. La guerre ayant mis un terme aux activités du Séminaire de Fukuoka, la relève ecclésiastique japonaise s'en trouve durement affectée. Après quelques mois de repos au Québec, les prêtres enseignants retournent au Japon en 1946, afin d'y continuer leur oeuvre.

La nouvelle ère qui s'amorce en avril 1948, débute avec optimisme. En raison de la tradition religieuse déjà établie, le Séminaire de Fukuoka attire plusieurs personnes dont les ancêtres étaient catholiques. Dans quelques mois, la moisson allait se faire généreuse, lorsque les novices complèteront leur apprentissage au Séminaire de Montréal.

Soucieux de répondre aux défis futurs, le Séminaire obtient du Saint-Siège, le 28 juillet 1948, le statut de Grand Séminaire. En mars 1951, les Sulpiciens aménagent dans leur nouveau bâtiment, érigé sur un terrain ayant appartenu au gouvernement japonais. Sous la direction du supérieur Gaston Aubry de nouveaux enseignants se joignent à l'équipe.

Pendant plusieurs années, malgré la bonne volonté de la direction du Grand Séminaire, les diplômes de l'établissement ne sont pas reconnus à l'extérieur de l'Église catholique. Pour corriger la situation, une entente est signée avec l'Université Keio (Tokyo). À partir de 1963, tout en suivant les cours de théologie à Fukuoka, les séminaristes complètent par correspondance un programme de baccalauréat. Ils ont désormais l'avantage de terminer leurs études avec un parchemin reconnu par le ministère de l'Éducation, ce qui aide le prêtre à prendre sa place dans une société où les titres civils sont hautement valorisés.

La contribution de *l'école du clergé* s'avère positive, car elle forme plusieurs membres de la hiérarchie de l'Église japonaise. Actifs dans le domaine de l'éducation, les Sulpiciens démontrent un grand dynamisme intellectuel. Les membres de la mission peuvent s'enorgueillir d'avoir écrit plus de 300 articles, la plupart en japonais, publiés dans des magazines asiatiques, européens et nord-américains.

L'enseignement universitaire et la diffusion scientifique

Même si la plupart des éducateurs québécois ont oeuvré en dehors des universités, il n'en demeure pas moins que des religieux contribuent à la vie scientifique japonaise. Dès 1928, les Dominicains sont appelés à enseigner leur langue à l'Université du Tohoku (Sendai). C'est la seule expérience connue de Canadiens français ayant participé à l'enseignement supérieur durant la période d'avant-guerre.

Pour étendre l'horizon de ses étudiants, en juillet 1947, la prestigieuse Université de Kyoto confie à un de ses anciens, le P. Vincent-Maurice Pouliot, le mandat d'enseigner la philosophie médiévale. C'est un immense privilège qui lui est offert jusqu'en 1967.

Le professeur Pouliot transmet son message à une nouvelle génération de citoyens, dont certains sont devenus des maîtres réputés de philosophie médiévale dans les plus grandes universités du pays. Grâce à son soutien moral et financier qui leur permet d'entreprendre des études supérieures, ces étudiants s'intéressent aux études religieuses.

Dans l'histoire des universités nationales, il est un des rares étrangers à y obtenir une charge d'enseignement. Sr Valérie Métayer des Religieuses du Sacré-Coeur de Jésus, partage avec lui ce privilège. De 1950 à 1955, elle donne des cours de langues à l'Université de Tokyo.

Le Père Pouliot contribue à la création d'une chaire en philosophie médiévale au sein du Département de philosophie de l'Université de Kyoto. Il est également le fondateur en 1945 de l'Institut Saint-Thomas d'Aquin, un centre spécialisé dans l'étude de la philosophie médiévale qui constitue un lieu de rencontre pour ses disciples. Durant sa carrière, le professeur s'intéresse à superviser la traduction des textes de Saint-Thomas d'Aquin. Ce vaste projet bénéficie de l'appui pécuniaire du ministère de l'Éducation du Japon.

Fidèle à la tradition religieuse du Québec, en 1950 Philippe Deslauriers reçoit le mandat d'enseigner la philosophie médiévale à l'Université de Kyushu (Fukuoka). Après cinq ans de loyaux services, le P. Louis Béliveau poursuit le travail entrepris par son prédécesseur jusqu'en 1976.

Dans la même veine, Zénon Yelle, fait sa marque dans les cercles scientifiques nippons. Il porte ses connaissances aux quatre coins de l'archipel. De 1967 à 1973, le Sulpicien enseigne à l'Université Aichi (Toyohashi) et à partir de 1963, participe aux activités du Congrès des études chrétiennes, un regroupement de chercheurs, dont le P. Pouliot est un des fondateurs.

L'Université Sophia (Tokyo), créée par des Jésuites

allemands, accueille deux professeurs qui se sont illustrés dans leur domaine. Le P. Conrad Fortin est un des pionniers des études canadiennes au Japon. En plus de donner des cours de langue française de 1951 à 1993, il est le fondateur du Centre canadien et l'auteur de plusieurs livres sur son pays destinés au public japonais. Durant sa carrière il organise des voyages au Québec afin de mieux faire connaître à ses étudiants les réalités de sa mère-patrie.

Son collègue, le Père Claude Roberge, professeur de linguistique française, a écrit plusieurs articles scientifiques, des livres et des dictionnaires qui ouvraient un champ de connaissances peu exploré au Japon. Il s'intéresse à l'amélioration des méthodes d'apprentissage destinées aux malentendants.

Cette revue sur le travail missionnaire des Québécois au pays du Soleil-Levant, démontre que dans leur quotidien, les religieux dépassent le strict cadre du travail paroissial et dérivé. Ils se retrouvent dans différentes oeuvres qui apportent une discrète, mais salutaire contribution au développement spirituel du Japon. Bien que présent dans un large éventail d'activités, c'est en éducation qu'ils s'illustrent le mieux, en étant les porte-étendards des connaissances de l'Amérique.

Les religieux sont d'efficaces ambassadeurs des valeurs collectives de la mère-patrie. Au-delà de la participation à l'expansion de sa doctrine, l'Église canadienne française a investi à foison, dans l'après-guerre, pour la reconstruction de l'archipel. Ses investissements permettent d'établir des activités aptes à soutenir les efforts glorieux de tout un peuple, dans le cadre de la plus vaste campagne missionnaire jamais menée par le Québec dans un seul pays. Jusqu'à ce jour les entreprises laïques québécoises, n'ont jamais pu surpasser ce déploiement de ressources humaines et financières.

Ce Bulletin d'information est dérivé d'une étude réalisée grâce aux subventions de la Fondation du Prêt d'Honneur et du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international du Canada.

La reproduction et la traduction de ce texte sont autorisées en indiquant la source.

Rédacteur:

Richard Leclerc, Ph.D
1142 Demontigny
SILLERY (Québec)
G1S 3T7

Collaboration:

Carrefour Japon (Université Laval)

© 1994 RICHARD LECLERC